

# L'espace transférentiel comme lieu d'une scène

**pascal hassoun-lestienne**

**L'**ai d'abord cru que tout « baignait ». La séance de reprise avait été « bonne ». Après une séparation de cinq semaines due aux vacances d'été, je suis toujours dans l'expectative, me demandant comment mes patients ont franchi ce grand cap de l'été. Je ne suis jamais tout à fait à l'aise car pendant ce temps je les ai laissés, laissés à eux-mêmes, livrés à leur possibilité de faire sans moi mais aussi à leur solitude.

La séance de reprise avait donc été « bonne » au sens où Jonathan avait manifesté plus de plaisir à me revoir que de reproches à mon absence. Il m'avait même expliqué qu'il avait bien géré ses affaires. J'étais donc doublement contente : contente qu'il ait trouvé en lui des ressources pour faire face aux situations qu'il avait rencontrées, cela confirmait ses capacités dans lesquelles j'avais toujours cru, cela me donnait le sentiment que la cure « progressait »; contente aussi qu'il y ait entre nous « reprise », que le fil tienne, que le fil soit plus fort que tous les aléas de la vie : les saisons, l'été, mes vacances, par exemple. Cela voulait dire que Jonathan avait intériorisé ce fil, qu'il savait qu'il existait pour moi-même quand je n'étais pas là, qu'il savait qu'il existait en lui-même et que nous gardions, lui et moi, la mémoire de tout ce qui avait été tissé entre nous. Que nous gardions en mémoire que l'un et l'autre nous étions dans cette fidélité à la déjà longue histoire que nous avons écrite ensemble

Oui, la séance de reprise avait été bonne. Il me semblait même voir se profiler ce que j'attendais si ardemment : le fait que Jonathan puisse trouver la « bonne » distance avec moi, que Jonathan puisse vivre quelque chose de son côté sans craindre de me faire disparaître pour autant, que Jonathan puisse vivre quelque chose de son côté, c'est-à-dire en dehors de moi, je dis bien de *son* côté et que, du même coup, je puisse vivre quelque chose de *mon* côté sans que cela l'annule

Il me semblait que la séance de reprise avait été vraiment bonne et qu'elle était l'indice que tout le long travail « d'accrochage » avait porté ses fruits. Oui, l'enfant était bien là, il était bien accroché : c'est le moment où l'inquiétude de la mère qui se sait enceinte s'apaise : l'enfant est bien accroché, elle va pouvoir le laisser se développer sans trop craindre pour sa survie. Il semble avoir déjà assez de vie en lui, sa vie, il tient. Elle, de son côté, elle peut vaquer à ses occupations, ce qu'elle peut avoir envie de faire pour elle ne lui causera pas de mal. Ne pas penser à lui toujours, ce n'est pas forcément ni l'oublier ni vouloir sa mort.

« Accrocher », nous nous l'étions joué maintes et maintes fois. La véritable première séance avait été une séance d'accrochage que lui et moi gardions parfaitement en mémoire.

Cette fois-ci, il me semblait que l'accrochage avait pris, que Jonathan avait son propre corps, son corps propre.

Son corps propre, cela veut dire que tout ne se passe plus au même lieu, au lieu de la mère, mais qu'il y a deux lieux : le lieu de l'enfant *et* le lieu de la mère. Qu'il y a *et* une frontière entre les deux *et* des possibilités de passage, et donc de *circulation* entre les deux.

À partir du moment où il y a corps propre, il peut donc y avoir deux lieux dans lesquels circuler. C'est cette possibilité qu'il y ait quelque chose qui puisse circuler qui me réjouissait. Cela me réjouissait d'autant plus fort que c'est exactement ce que Jonathan était venu chercher en me demandant une psychanalyse : une possibilité que cela circule, qu'il y ait de l'air, des passages, des allers et retours.

Jonathan, vous n'en serez pas surpris, se comportait avec moi exactement en sens contraire, ou plutôt non, il se comportait avec moi d'une manière double : d'un côté il faisait fonctionner ce mouvement mais de l'autre, il nous faisait fonctionner, lui et moi, dans un mouvement qui se mordait la queue, c'est le cas de le dire, comme si lui et moi nous étions une seule et même personne.

Jonathan ne s'était pas trompé en venant faire une analyse car par principe, par définition, la psychanalyse propose une structure dans laquelle, sur un mode expérimental, il y aurait tous les jeux possibles de l'inséparé et du séparé, dans la mesure où il y aurait par principe toujours deux espaces : l'espace intrapsychique et l'espace interpsychique, l'espace de la cure (espace de parole) et l'espace de la vie (là où les actes sont permis), il y aurait encore la double position de l'analyste qui est là comme personne réelle et comme personne imaginaire et symbolique, et donc de ce fait lieu pour les projections fantasmatiques. Il y aurait aussi toujours deux corps de jouissance distincts : celui de l'analysant n'étant pas celui de l'analyste.

Si Jonathan ne s'était pas trompé, il allait me mettre à l'épreuve sur ma possibilité de différencier en permanence deux scènes à la fois : la scène de l'analyse et la scène psychique.

En effet Jonathan, après sa rentrée sans faute, se met à agir directement sur la scène analytique en ne venant plus à ses séances et cela... sans prévenir.

Là, je suis mise au pied du mur : vais-je être cohérente avec toutes mes belles affirmations que quoique absent on peut être présent, que *parce que* absent on peut être présent, que l'analyse n'est pas une affaire d'agir mais une affaire de parole, que le destin de Jonathan n'est pas accroché au mien ni le mien au sien? Faut-il que je lui écrive, et si oui que lui écrire?

Je cogite, je cogite. Je vitupère en moi-même sur son culot de me planter là. Je ne sais pas quelle voix écouter en moi : la voix qui me dit : « Tu es en train de perdre un patient qui t'est cher », l'autre voix qui me dit : « C'est peut-être ce qu'il a de mieux à faire, inscrire par de la réalité la séparation symbolique qu'il n'arrive pas à intérioriser. » Une autre voix qui conteste : « Non, aucune séparation jouée dans la réalité ne peut opérer comme tenant lieu d'une séparation symbolique. » – Oui, d'accord, mais est-ce toujours aussi net? L'une ne peut-elle venir à la place de l'autre?

Dois-je intervenir ou pas? Si je laisse courir sans rien dire, ni faire, est-ce que c'est une manière de faire confiance à Jonathan et de le confirmer dans sa capacité à se diriger, ou bien est-ce que ce n'est rien d'autre qu'une prolongation de sa toute-puissance? J'ai en tête, bien sûr, toute la problématique de Jonathan, celle de venir en analyse en quête d'une *loi à subir*, celle de toujours chercher quelqu'un pour subir sa loi. J'ai en tête aussi ce que Jonathan avait ajouté : « Est-ce que je pourrai un jour refuser de subir la loi de l'autre et trouver ma loi? » Je me demandais donc si Jonathan n'était pas en train de refuser de subir ma loi et de trouver la sienne. Mais pour refuser une loi, encore faut-il que cette loi soit. J'ai donc pris la décision de me manifester. Il fallait que je le fasse d'une manière qui soit juste, qui ne fasse pas entendre une demande car alors Jonathan aurait été repris dans la problématique de la demande de l'Autre et de s'y offrir plutôt que de se situer dans son désir – non pas un désir omnipotent mais un désir qui rencontre une loi.

Là, la chance m'a souri car au téléphone je suis tombée sur lui. Je lui ai tout simplement dit : Et alors?

Le front était reconstitué. Nous étions de nouveau au front : lui *contre moi/moi contre lui*, lui *avec moi/moi avec lui*.

Nous avons été pris dans cette tension d'être à la fois du même côté du front, soumis au même danger : celui d'un dérapage, dans la mesure où les *deux scènes en une*, la scène analytique, n'auraient pas pu être maintenues. Et d'être à la fois de part et d'autre du front, affrontés l'un à l'autre, chacun dans ses propres enjeux, chacun à des places dans la jouissance différentes.

Le front reconstitué, Jonathan est revenu au front que j'ai maintenu en état frontalement, refusant durant quelques séances une reprise immédiate des modalités habituelles de nos rencontres. Car cela n'aurait été rien d'autre que de donner à ce qui venait de se passer le statut d'une passe d'armes sans conséquence.

Jonathan essaya de me piéger, j'allais dire de me confusionner, en faisant appel à quelque chose qui agirait comme une Loi (avec un L) qui voudrait que c'est au psychanalyste de diriger la cure et donc de dicter le rythme des rencontres, lui s'y pliant même s'il juge cela arbitraire. En gros, Jonathan aurait voulu que je transforme en ordonnance de type surmoïque jouissif un rythme qui était là pour permettre à la parole de se dire.

*Ici je suis obligée d'arrêter l'écriture de ce texte car si je continue à présenter la cure de Jonathan sur ce mode-là je passe à côté de l'essentiel.*

*N'ai-je pas dit quelques lignes plus haut que la cure avait repris parce que le front était reconstitué?*

*N'ai-je pas dit que j'étais en train de « tomber dans le panneau » en voulant trop vite un progrès chez Jonathan? N'ai-je pas dit que je m'étais réjouie trop vite de sa rentrée sans fautes?*

*N'ai-je pas mesuré que Jonathan refusait d'être le « bon » patient et n'ai-je pas développé comment en reprenant « l'affrontement » j'avais resitué notre relation au niveau où elle devait se tenir pour que Jonathan ait quelques chances d'ouvrir quelques brèches dans son système bien organisé.*

*Je suis donc obligée d'arrêter l'écriture de ce texte sous cette forme « présentative » pour deux raisons.*

*Premièrement, cette forme présentative ne rend pas compte de l'affrontement in situ car elle présente l'affrontement comme résolu. Elle se rapproche de la forme d'un récit dans lequel je raconte une histoire qui a eu lieu, qui a trouvé sa résolution et dont, après coup, je peux faire le récit.*

*Deuxièmement, parce que cette forme « présentative », puisque c'est moi qui parle, me donne un point d'avance sur Jonathan. D'une certaine manière tout se passe comme si c'était moi qui avais toutes les clés en main et précédais Jonathan (par mon expérience, mon savoir, ma position).*

*Alors qu'il ne s'agit pas du tout de cela : je ne précède pas Jonathan. C'est lui autant que moi qui fait avancer la scène. C'est son savoir qui fait émerger le mien et non pas mon savoir qui fait émerger le sien. Il me suppose, bien sûr, un savoir : je suis pour lui le sujet supposé sachant, mais nous savons que c'est un montage : le sujet supposé sachant n'est pas le psychanalyste, le sujet supposé sachant est entre le patient et l'analyste. Il se déplace au fur et à mesure que cet « entre » se déplace. D'autant plus qu'il s'agit ici de l'écriture d'une cure en cours de cure : je sens que si je prends trop d'avance sur Jonathan en écrivant ce parcours clinique sur un mode réflexif (classique) je perds cet espace intermédiaire entre lui et moi.*

*Il y a une raison encore plus importante qui m'amène à interrompre cette forme présentative : en me mettant ainsi légèrement en avant de lui, je me mets ce faisant exactement à la place où Jonathan met sa mère : en avant de lui. Je reproduis donc dans l'écriture de mon texte la position même dans laquelle Jonathan est enlisé : mettre l'autre en avant de lui et se faire l'objet du désir de cet autre.*

*En le précédant ainsi par cette écriture présentative, je produis et maintiens Jonathan et moi-même dans ce qu'il dit vouloir se déprendre (sans qu'il le veuille vraiment. Son dire est plutôt optatif). Alors que mon écriture se veut être une sortie, je prolonge le rapport d'assujettissement que Jonathan a avec cet autre sachant, en l'occurrence sa mère.*

*Dans la première écriture du texte sous la forme d'un récit je me suis sentie non seulement reproduire mais produire l'origine traumatique du symptôme qui selon Jonathan aurait été le regard de sa mère anticipant et donc fixant sa jouissance.*

*Je me demande comment situer le passage de la scène privée analytique à la scène enseignante, discursive, par rapport à l'élaboration de la quête symbolique que peut être la relation transférentielle.*

*Comme si en écrivant je réduis ce que Jonathan m'apprend à ce que lui vient conforter de mon savoir me donnant ainsi un sentiment d'appropriation qui vient répéter le trauma (devrais-je dire le trauma imaginaire?), je répète le regard de la mère qui condamnerait ce qu'il vit et lui dirait « tu es pervers ».*

*Dans la mesure où la perversion est la question de Jonathan, la seule structure possible pour combattre la perversion est la structure dialogique; la structure monologique ne peut y parvenir. C'est pourquoi c'est cette structure dialogique que je prendrai pour poursuivre mon texte.*

— Justement, Jonathan, c'est là où j'ai refusé de vous suivre<sup>1</sup>. Quand vous avez cherché à réduire l'audace de votre comportement, quand vous avez cherché des excuses et des explications à ce qui pouvait aussi être soutenu comme un acte.

J'entends la voix de Jonathan :

— Oui, mais j'ai peur; oui, mais face au vide je m'effondre.

— Jonathan, pour le moment je suis là et c'est vous qui me direz si pour le moment il vous convient de revenir une fois ou deux fois par semaine. Il faut que nous imaginions une manière de nous rencontrer qui soit en liaison avec ce que nous venons de vivre.

À part moi, je me sentais sur une ligne de crête. Je me sentais sur plusieurs fronts à la fois. Je me sentais affrontée à mes propres repères, qui étaient de ne pas toucher au cadre, mais, dans ce cas-là, cela me paraissait être un repère où me cacher.

— Sors de ta cachette, chère psychanalyste, sois là en personne. C'est parce que Jonathan trouvera en toi une personne, c'est parce que la loi sera non seulement une loi mais une loi incarnée, qu'elle aura une chance d'être efficace.

Le front reconstitué, nous n'allions pas laisser partir ce front si rapidement.

— Jonathan, grâce à vous, grâce à moi, nous sommes revenus dans l'analyse et nous allons essayer d'y rester.

— Vous voulez rester au front, chère psychanalyste, eh bien moi, je vais vous en servir du front et là vous allez le prendre en plein dans la gueule.

Alors que j'étais satisfaite d'avoir repris ainsi les choses en main, Jonathan m'assena un grand coup. J'aurais dû m'y attendre. Mais non, j'étais déjà sur mon petit nuage, j'étais dans ma bulle, prête à « poursuivre », c'est-à-dire à nous conduire comme deux alliés avec un adversaire commun, le symptôme, étant bien entendu que le symptôme se situait à l'extérieur de la belle union, du beau corps à plusieurs<sup>2</sup>, que nous venions de reconstituer. La bataille était engagée, certes, mais pas si près, pas avec un ennemi aussi interne. J'étais remobilisée mais pas pour un coup connu, trop connu, dont j'avais imprudemment sous-estimé les possibilités de résurgence. Je n'en pouvais plus de ce coup. Je voulais tout simplement croire que Jonathan avait changé et que le coup n'aurait plus lieu d'être.

Jonathan à peine entré me dit : « Je vais vous dire ce que j'ai vu dans votre regard : "Ah, encore celui-là, qu'est-ce qu'il peut m'embêter avec ses histoires." »

Je tombe de mon petit nuage, je tombe de haut, je sors de ma bulle. Nous étions repartis comme en "40. Nous étions de nouveau sur la scène du front. Ayant reconstitué le front, la scène du front pouvait avoir lieu, se rejouer ou plutôt se jouer *hic* et *nunc* : là où il y avait en lui la manifestation d'un désir, cela ne pouvait que rencontrer ma désapprobation et notre effondrement.

Nous étions donc revenus au cœur du conflit, en pleine tourmente. De l'invitation à être sujet de son désir, Jonathan se faisait objet-déchet de mon regard. Ainsi, Jonathan réintroduisait la jouissance fondamentale au cœur même de notre relation. Il faisait de notre relation, une relation qui le concernait, lui, mais pas n'importe comment, par là où il tirait sa jouissance, jouissance aliénante bien entendu mais jouissance quand même.

— Bien, Jonathan, j'accuse réception, j'entends le message. Nous avons reconstitué le front. Vous amenez donc votre question centrale. Ce qui en temps de paix aurait été une perversion, en temps de guerre a droit de cité. Vous me rappelez là où se situe votre point d'impasse et votre point de récupération : là où je vous pose en face de moi comme un être qui a l'audace de ses actes, vous ne faites pas le saut et vous restez rivé à mon front, à mon regard pour y lire l'infamie. Là où vous auriez pu être indépendant de moi, dans vos propres affaires, là où nous aurions pu être séparés, vous répondez en vous recollant à moi sous cette forme négative.

Jonathan, en faisant intervenir mon regard, ne faisait pas intervenir n'importe quelle pulsion. Il faisait intervenir celle qui n'est pas homologue aux autres, celle qui, comme le dit J. Lacan, est la plus caractéristique à saisir la fonction de l'objet *a*, cause du désir, en tant qu'il « se présente justement dans le champ du mirage de la fonction narcissique du désir comme *objet inavalable*<sup>3</sup> ». J'ajouterai aussi, selon Freud, comme l'objet irréductiblement extérieur, au-delà de l'objet narcissique que je peux voir.

— Jonathan, est-ce qu'en réinterpellant mon regard, vous ne seriez pas en train de questionner mon désir? Est-ce que vous ne seriez pas en train d'interroger comment vous, comme personne, qui serez alors mon objet scopique, vous pourriez répondre à ce qui se poserait en moi comme manque d'où s'origine mon désir? Votre manière de poser mon regard au centre de notre enjeu est en effet assez radicale. Vous allez droit au but.

Mais, Jonathan, une telle interrogation ne peut pas être résolue par une réponse. Elle ne peut que se soutenir. Elle suppose *et* que vous puissiez vous poser comme supportant votre image trouée, parce que phallique, *et* que vous puissiez me vivre manquante. Si à la question de « qu'est-ce que vous pouvez lire dans mon regard? », vous répondez immédiatement et immédiatement par la nullité, alors vous annulez tout ce que l'interrogation du regard pourrait soutenir de position désirante.

Est-ce que, requestionnant mon désir de cette façon-là, vous ne seriez pas en train de remettre *in situ* le moment où le regard de votre mère sur vous aurait eu un effet révélateur, au sens où ce regard vous aurait fait savoir ce qui était là auparavant mais que vous ne saviez pas, au sens où ce regard aurait eu un effet d'interprétation juste mais sauvage, donc traumatisant.

Alors, Jonathan, si je comprends bien, il faudrait que la relation à l'analyste rappelle le traumatisme. Il faudrait que la relation à l'analyste contienne ce qui pour vous a fait *et* révélation *et* traumatisme *et* immobilisation du corps. Il faudrait que mon regard soit un regard d'arrêt, d'arrêt de toute vie. Il faudrait que mon regard soit un regard qui apporte du savoir, mais qui du coup vous enlève votre

pouvoir et vous rende impuissant. C'est là que l'analyse commencerait. Est-ce bien cela que vous voulez me faire entendre?

— Oui.

— Mais, Jonathan, ne me faites pas prendre des vessies pour des lanternes, ne me faites pas croire qu'en vous transformant en « type avec ses histoires », vous faites avancer les choses. D'accord pour le regard. D'accord qu'il resitue la problématique du désir, de l'objet et de son au-delà; de l'objet qui ne peut jamais venir résoudre totalement là où c'est le manque qui est le moteur du désir. Mais n'allez pas me faire croire que vous êtes *un objet inavalable*, comme le dit Lacan, *parce que* vous seriez moche... Vous êtes un *objet inavalable* par définition. C'est tout, et c'est en tant que tel que vous êtes quelqu'un pour moi.

Et puis, Jonathan, sachez que vous avez une place en moi, qu'il n'y a pas à venir me chercher aussi loin, que cette place ne se discute pas. Il y en a une pour vous.

— Chère psychanalyste, vous commencez à me plaire. J'aime quand vous êtes en colère, quand vous êtes sur le point de vous fâcher. Evidemment, ça me ferait trop plaisir, ou plutôt ça me ferait un peu peur parce que ça me ferait trop plaisir dans l'immédiat. L'effet serait trop immédiat. Nous aurions une relation directe et ça me ferait peur. Gardez votre quant à vous, je vois déjà beaucoup trop de choses sur votre visage qui m'apprennent beaucoup trop de choses sur vous, et cela vient me tourmenter car j'ai besoin de vous croire invulnérable. Ou plutôt ce que j'apprends sur vous vient m'encombrer de quelque chose qui n'est pas à moi.

Vous avez raison pour le regard et je vous en supplie, que cela ne vous arrête pas, ne vous laisse pas en arrêt. Ce que je veux c'est que ce qui est en mouvement en vous puisse être plus fort que ma mise aux arrêts.

J'en profite, chère psychanalyste, puisque vous me donnez la parole, pour vous dire une chose à laquelle je tiens beaucoup : ce n'est pas en allant chercher du côté des causes que vous m'aidez. Bien sûr, il y en a des causes, bien sûr quelque chose dans ma mère ne m'a pas permis de me situer, bien sûr je n'ai pas trouvé chez mon père le point d'appui suffisant pour me dégager de ma mère, bien sûr je l'ai trop aimée et pas assez affrontée, bien sûr je n'ai pas su soutenir ma propre haine, bien sûr... bien sûr... Non, là où vous pouvez m'aider, c'est en me mesurant à vous. Je veux que vous souteniez le rapport dans lequel vous avez accepté de vous mettre en vous déclarant psychanalyste. Vous avez à me faire entendre raison. La raison, c'est le rapport entre deux quantités. Voilà comment les mathématiciens la définissent. C'est ce rapport de raison que je veux avoir avec vous et que je veux que vous ayez avec moi. Et ce rapport de raison ne peut avoir lieu qu'ici, qu'entre moi et vous, et non entre moi et mon passé.

— Jonathan, je suis d'accord, mais quelquefois vous me demandez raison de là où vous aimeriez pouvoir trouver la raison de votre être, c'est-à-dire en moi, comme si vous étiez un bout de moi-même. Vous me demandez raison jusqu'à me transformer en tyran totalitaire à qui vous demanderiez réparation d'un outrage.

— Oui, chère psychanalyste, mais j'espère que vous n'êtes pas dupe. J'espère que vous comprenez que lorsque je vous demande raison de cette manière-là, c'est

pour que vous vous y prêtiez, certes, mais aussi pour que vous entendiez qu'il y a derrière cela la recherche de cette « raison » qui peut donner sens et me situer dans la présent.

Bon, vous me laissez parler, décidément. Alors je poursuis sur une autre idée qui m'est très chère et qui n'est pas très éloignée, car la recherche de la raison, plutôt que celle des causes, se produit *in situ*, dans l'immédiat et dans la proximité et rejoint donc un espoir profond en moi : ce que j'espère, c'est de pouvoir vivre au présent. Ce que je voudrais, c'est que ce qui en moi s'est fixé sur un mode d'organisation narcissique au point d'en faire l'équivalent d'une structure, ce qui s'est ainsi constitué en synchronie réduisant à une même unité le passé, le présent et l'avenir; ce que j'aimerais, c'est pouvoir retrouver la diachronie. Ce que j'aimerais, c'est que ce jeu qui s'est institué ici avec vous puisse dissoudre cette vraie/fausse structure, puisse la faire voler en éclats événementiels. C'est là où l'espace que vous m'offrez comme lieu d'une scène, et même de scènes multiples, est important.

Je voudrais pouvoir vivre au présent ce qui était en moi, ce qui est en moi et que j'ai bloqué, que j'ai contraint, que je contrains encore tant que je n'ai pas résolu la position dans laquelle je me suis emmêlé, dans laquelle je me suis pris les pieds, dans laquelle je prends mon pied, dans laquelle le vécu d'aliénation à la jouissance de l'Autre est plus jouissif que ma propre jouissance, dans laquelle les deux jouissances sont intrinsèquement interdépendantes.

Chère psychanalyste, est-ce que je peux vivre au présent, avec vous, séance après séance, et rejouer sans cesse, jusqu'à ce que vie ou mort s'ensuive, la dimension de liberté dont je suis capable et ensuite le renoncement à cette liberté pour me soumettre à vous?

— Jonathan, je vous répondrai que le cadre de la séance vous permet d'être dans le vécu de votre aliénation sous un double mode, celui du vécu et celui du joué. Vous et moi, nous sommes sur une scène qui s'écrit au fur et à mesure, dont vous êtes le principal auteur mais dont nous sommes les deux acteurs, chacun jouant plusieurs rôles à la fois.

Jonathan, la question n'est pas seulement celle-là, elle est plus complexe. Je la formulerai ainsi : est-ce que de vivre au présent répétitivement, séance après séance, le « théâtre du jeu/je<sup>4</sup> » va nous amener à pouvoir vivre au présent au sens de « vivre au présent ce que vous êtes »? Vous-même, vous l'avez formulé ainsi : « Est-ce que je peux vivre au présent ce que je suis? C'est-à-dire est-ce que je peux vivre ce qui serait une masculinité telle qu'elle pourrait laisser se dire et émaner d'elle la féminité qu'elle aurait à donner? »

Jonathan, je vois qu'avec moi, dans le cadre de la cure, vous arrivez à vivre au présent. Vous arrivez à vivre votre masculinité que vous appelez aussi votre verticalité tout en laissant émaner votre féminité, cette forme d'accueil de l'autre, cette forme d'écoute de l'au-delà du langage.

En fait, vous vous privez à vous mesurer à moi. Vous réussissez là où vous avez raté avec vos parents. Vous réussissez incroyablement bien à me faire analyste et à



vous faire analysant. Vous faites de la scène analytique une scène fondatrice, même si – et peut-être à cause de – votre jouissance s’y déploie. Je sens que cela est possible parce que, en permanence, sont déployées *en même temps, sans que l’une annule l’autre et la personne et la fonction de l’analyste*. C’est cela, Jonathan, qui vous sort de la con-fusion. Evidemment, la question qui se pose est de savoir si ce qui est possible dans le cadre expérimental de la cure est transférable à l’extérieur du cadre, hors de ce cadre.

J’arrêtai là mon échange avec Jonathan mais lui, il n’en resta pas là et enfonça même le clou pour que je ne me fasse vraiment plus aucune illusion et que je porte ma croix et boive la coupe jusqu’à la lie, le rejoignant sans doute dans sa propre croix. Il me donna une bonne leçon sur le transitivisme.

Au cours de la séance, après m’avoir parlé de tout ce qu’il avait porté en *mon* absence, celle de l’été, et en *son* absence, celle des séances où il ne vint pas, de tout ce qu’il avait porté et ma foi assez bien porté, il me dit que pour y arriver il avait eu besoin... là il chercha le mot... fit un geste de la main, un geste qui voulait/pouvait à la fois signifier le rassemblement et la contention... C’est alors que je lui proposai un mot. Je lui dis : « Vous vous êtes ressaisi. » Il fut étonné, un peu surpris de ce mot qui lui parut beaucoup plus positif que ce qu’il allait dire qui aurait été : « Je me suis rétracté, figé, tassé. »

Il ne faut pas croire que mon intervention soit simplement de l’ordre du soutien. Non, il était bien en train de me décrire tout ce qu’il avait fait qui était bien de l’ordre d’un ressaisissement. La question, c’est qu’il pouvait avoir tenu cette position, il pouvait me l’avoir présentée, mais il ne pouvait pas se la faire renvoyer comme une position signifiante. Il ne pouvait pas y avoir un retour qui l’aurait « découpé » comme le sujet du ressaisissement, un retour qui aurait fait une coupure. Il ne pouvait pas et en même temps il attendait de moi des mots tels que celui-là, des mots qui le portent en avant, qui lisent qu’il y avait en lui cette potentialité. Il attendait de moi que j’encaisse le coup de sa position subjective de vouloir se faire mon objet-déchet. Il tirait un bénéfice certain à cette forme « d’enculade » réciproque *mais* il voulait aussi que je ne l’assigne pas à cette place, que je ne le réduise pas à cette place. Tout de son être n’était pas dans cette position subjective. D’ailleurs, il pouvait d’autant plus l’être dans cette position subjective, il pouvait d’autant plus la mettre en scène et l’exploiter, qu’il comptait sur moi pour la questionner, non pas à la façon où lui voulait s’y mettre, mais à *ma* façon.

— Chère psychanalyste, je suis resté avec le mot que vous m’avez lancé l’autre jour. Vous avez bien dit « vous ressaisir du même objet? »

Là, j’avoue avoir été « saisie », ressaisie dans l’urgence de soutenir le choc, ce qui fit appel en moi à une présence extrême.

— Non, Jonathan, je n’ai pas dit « vous ressaisir du même objet ». J’ai dit « vous ressaisir » tout court, sans objet qui vienne compléter le verbe. Vous venez de transformer un verbe intransitif, un verbe qui à lui seul aurait pu faire acte, en verbe transitif. Une fois de plus, vous remettez du transitif là où il n’y a pas à en mettre, là où il faut laisser la place au vide.

J'étais un peu éberluée d'avoir été aussi loin et en même temps c'est Jonathan lui-même qui, tout en étant dans le transactivisme, ne se dérobaient pas et nous maintenait au front. Il nous maintenait au front cette fois-ci par une expression verbale. Il cernait le front par un autre abord qui disait autrement toujours la même peur, la même angoisse, celle du vide que suppose tout acte, ou tout rapport à sa propre image si l'on veut que cette image de spéculaire devienne une image constituant une problématique phallique.

Jonathan aurait bien voulu tout annuler et que je me ressaisisse du même objet qu'il s'offrait à être pour moi. Il aurait aimé me compléter, moi, mise en place d'Autre, et masquer par cette complétude ce qui dans mon statut d'Autre était de l'ordre du manque.

Ainsi les choses étaient dites, les dés étaient jetés. Tout le « programme » de l'analyse pouvait être contenu dans cette tension entre « ressaisir » et « ressaisir le même objet », entre acte et transactivisme. Et c'est Jonathan qui me l'apprenait comme il m'apprenait à être partenaire de cette « mise en tension ».

Cette « mise en tension » recouvrait en fait une autre tension que constituait l'idéal que l'un et l'autre nous avions quant à la finalité de la cure. La cure avait « accroché » sur l'énoncé d'une alternative : « Êtes-vous venu pour me voir ou pour faire une analyse? »

Outre le fait que cette question pointait l'ambiguïté de la demande, elle posait la perspective d'un choix possible entre la jouissance symptomatique et une autre position moins symptomatique.

Or ce que Jonathan et moi-même allions apprendre au cours de l'analyse, c'est que nous avions chacun de nous à nous déprendre de ce qui pouvait fonctionner comme un idéal et que, ce faisant, nous pourrions sortir de la modalité de l'alternative (ou bien... ou bien)<sup>5</sup>.

- Jonathan pour deux raisons : la première était qu'en visant une position idéale, il ne faisait que reconduire une position d'enfant se privant d'une part de lui pour *garder l'amour de ses parents*. Au cours de la cure, il a ainsi pu faire l'expérience que le lien à l'autre n'était pas rompu – ni par lui ni par moi – même si l'idéal n'était pas atteint. La deuxième raison était qu'il peut y avoir une manière confusionnante d'éluder la castration qui est de recouvrir par l'idéal du moi ce qui est en fait une problématique de l'objet cause du désir.
- Moi-même, dans un travail d'interrogation sur mes positions personnelles et idéologiques pour me ramener à une position analytique qui veut qu'il n'y ait pas d'interrogation sur la jouissance, sans que celle-ci *ne soit présente* au lieu même de cette interrogation. Quitte à ce que l'analyste soit amené éventuellement à y être pris. A lui, dans un mouvement non défensif, de trouver les mots qui fassent relais et déprise.

Patient et analyste ont à faire une démarche pour se désaisir de ce qui aurait pu être posé comme une promesse au départ. La psychanalyse ne promet jamais rien<sup>6</sup>. Elle propose de s'engager dans une aventure à deux. Peu à peu, l'espoir change

d'objet. Il n'est plus l'espoir d'être délivré du symptôme proprement dit. Il est un espoir profond de pouvoir poser un autre rapport au désir de vivre.

**pascale hassoun-lestienne**  
64 rue vergniaud  
75013 paris

---

### Notes

1. Il va de soi que cette forme dialoguée est une fiction ne correspondant pas au dialogue tel qu'il se passerait réellement durant la cure. Par contre, cette forme de dialogue qui est un procédé d'écriture peut donner une idée sur l'intervalle entre le dire du patient et la réceptivité de l'analyste ainsi que sur le cheminement des paroles d'une séance à l'autre.
2. Je renvoie aux travaux de Françoise Davoine.
3. Jacques Lacan, *Séminaire XI*, Seuil, p. 243.
4. Cf. le livre de Joyce Mac Dougall, *Théâtres du je*, Paris, Gallimard, 1982.
5. Cette modalité, nécessaire au départ pour situer l'espace de l'analyse et introduire l'idée que l'analyse suppose des séparations et des renoncements, se révèle inadéquate ensuite. Maintenu trop longtemps, elle enferme dans l'idée d'avoir à faire un choix alors que le « cheminement » de l'analyse ouvre le *passage* de l'un à l'autre.
6. Je renvoie au travail très éclairant de Sylvie Nerson Rousseau, *Le divan dans la vitrine. La psychanalyse à tort et à travers*, Paris, Nil éditions, 2000.